

## Où est passée la société ?

Dossier *Sciences Humaines* n° 165 novembre 2005

---

### Cherche société désespérément...

Xavier de la Vega

Article de présentation du dossier fait par un journaliste.

La société est-elle encore un concept pertinent pour analyser le monde contemporain ?

Thèse de Touraine, *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Fayard, 2005 : les flux migratoires, culturels, économiques liés à la mondialisation effacent les contours de la société. Il s'intéresse ainsi à ce qui se passe dans la société et souligne l'effacement des trames internes de celle-ci. L'idée selon laquelle derrière les individus, c'est la société qui agit a pu permettre de comprendre les sociétés industrielles, mais ce schéma est révolu. Dans la « société disciplinaire » de Michel Foucault, la constitution des individus modernes se faisait par leur immersion dans des milieux clos, l'école, l'armée, l'usine, l'hôpital, et par inculcation. La crise de ces milieux d'enfermement est le premier signe du déclin des institutions (Dubet).

Le sociologue anglais John Urry pense que le concept de société est dépassé. Il consistait à postuler que les pratiques sociales se déroulant à l'intérieur de frontières données font système, en prenant appui sur l'exemple américain des années 20. Le social se retrouvait enchâssé dans l'Etat-nation.

Aujourd'hui, au contraire, la multiplication des flux met en cause les sociétés nationales qui ne peuvent plus contrôler les flux qui les traversent.

Pour l'anthropologue indien Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, 1991, trad. in Payot 2001, les migrations et les nouvelles technologies de la communication ouvrent la porte à de nouvelles « communautés imaginées ». L'unité de base de l'analyse sociologique devient le paysage. Les flux incessants, migratoires, touristiques, etc. et médiatiques, techniques, financiers et idéologiques, composent des paysages fluides aux formes irrégulières. Le concept de société est remplacé par celui de « localité ».

Zygmunt Bauman, Anthony Giddens et Ulrich Beck, entre autres, pensent que nous sommes entrés dans une nouvelle phase de la modernité dans laquelle les contraintes sociales se sont fluidifiées. Si la première phase de la société moderne pouvait être qualifiée de « solide », la liquidité serait la « métaphore dominante » pour comprendre « l'étape actuelle de l'ère moderne » (Z Bauman, *Liquid Modernity*, Polity Press, 2000). L'une de ses caractéristiques est la dérégulation et la privatisation des tâches et des devoirs de la modernisation. La société se serait en quelque sorte délocalisée au sein des individus. Mais dans le démenagement, elle n'a rien perdu de son poids.

### Vivre dans la « modernité liquide ». Entretien avec Z Bauman.

Sociologue polonais installé au Royaume-Uni depuis 1972.

La première modernité avait fait les choses à moitié en créant de nouvelles institutions qui enserraient les individus (l'entreprise, la bureaucratie, les classes sociales). La seconde modernité a mis à bas ce qui restait.

ZB est critique de la première modernité (qui a engendré l'holocauste, aboutissement de la technique et de la bureaucratie) et de la seconde. Il dénonce les dégâts des sociétés individualisées. Les liens sont de plus en plus précaires et l'approfondissement de la modernité conduit aussi à son dévoiement (solutions individuelles à des problèmes collectifs). L'individu moderne est pris dans une contradiction : entre la recherche de liens authentiques et durables et la crainte de restreindre sa liberté.

C'est particulièrement net dans les relations amoureuses. Chacun a plus que jamais besoin d'un partenaire loyal et dévoué. D'un autre côté, chacun est effrayé à l'idée de s'engager durablement dans une relation de ce type. Cela conduit à une contradiction insoluble : avoir une relation sûre tout en demeurant libre de la briser à tout instant. Vivre un amour profond, vrai, durable – mais révocable à la demande. L'amour figure donc au premier chef des dommages collatéraux de la modernité liquide. La solution serait la recherche de la moralité. Elle signifie « être pour l'autre ». La valeur véritable qui devrait être recherchée et pratiquée est la bonté et non « le bien ». La recherche de celui-ci a toujours conduit aux pires extrémités. Le bien évoque l'assurance et la suffisance, la bonté plutôt le doute et l'incertitude.

Les institutions du monde industriel d'hier (de l'usine à la famille) étaient solides en ce sens qu'elles permettaient aux individus de vivre une vie tracée à l'avance.

« Nous sommes tous des « individus de droit » appelés (comme l'a observé Ulrich Beck) à chercher des solutions individuelles à des problèmes engendrés socialement. Comme par exemple acheter le bon cosmétique pour protéger son corps de l'air pollué, ou bien « apprendre à se vendre » pour survivre sur un marché du travail flexible. (...) Mais la majorité d'entre nous ne dispose pas des ressources requises pour devenir et demeurer des « individus *de facto* ». En outre, il n'est absolument pas sûr que des solutions individuelles à des problèmes socialement construits existent réellement. »

### **L'ambivalence des liens liquides.**

*L'amour liquide*, Z Bauman, Le Rouergue/Chambon, 2004

Les rencontres sur internet lui semblent particulièrement emblématiques des relations liquides contemporaines : intenses et révocables à merci, tout en permettant de se rencontrer en toute sécurité. Autre pratique révélatrice : l'échangisme qui permet de chasser l'insécurité en proposant une contractualisation de la relation sexuelle. Pourtant, « dépouillé de son ancien rang social et de ses significations endossées socialement, le sexe incarne l'incertitude pénible et alarmante qui devait définir le fléau majeur de l'existence moderne liquide. »

Le téléphone portable participe lui aussi à cette chasse à l'insécurité. Mais c'est paradoxal : « Ceux qui restent à distance, les portables leur permettent d'entrer en contact. Ceux qui entrent en contact, ils leur permettent de rester à distance... »

Plus généralement, « le monde semble aujourd'hui conspirer contre la confiance. » On le voit dans le monde du travail avec sa flexibilité, mais aussi à la télévision qui donne l'image, dans certains jeux, de l'avantage de ne pas faire confiance aux autres qu'il faut éliminer. Finalement, les camps de réfugiés donnent à voir l'image la plus pure des traits de la vie moderne liquide, avec la permanence de l'éphémère et l'absence d'ancrage dans un rôle social.

### **Pourquoi les sciences sociales manquent de rythme.**

**Pascal Michon, historien et philosophe, *Rythmes, pouvoir, mondialisation*, PUF, 2005**

*Pas terrible. Pas très clair et pas très convaincant*

L'ancien monde était constitué de systèmes emboîtés les uns dans les autres. Celui d'aujourd'hui serait constitué de réseaux que l'on voit dans tous les domaines, y compris avec les familles recomposées. Cependant, cette notion est trop « techno-déterministe » pour être satisfaisante.

Le concept de rythme permet de mieux rendre compte « des organisations du mouvement de l'individuation psychique et collective ».

L'interrogation sur les rythmes sociaux de l'individuation n'est pas nouvelle. En sciences sociales, depuis Durkheim, Tarde, Simmel, etc., en philosophie, avec Bergson, Bachelard, etc., en poétique avec Claudel, etc. Elle revient avec force après une éclipse de 30 ans.

Les rythmes de l'individuation peuvent être analysés sur trois niveaux : social, corporel et langagier.

Pour le premier point, M Mauss a montré (*Essai sur le don*, 1924) que des périodes de faible et de forte sociabilité se succédaient.

Pour le deuxième, « la dimension corporelle des rythmes de l'individuation n'était pas absente des travaux des durkheimiens », mais ce sont surtout les travaux de ceux qui se sont intéressés aux phénomènes de dérythmisation qui sont intéressants : Simmel : le rôle de l'argent et des grandes métropoles ; essor des moyens de transport et de communication de masse. Tous ces processus ont eu des effets considérables sur les formes d'individuation corporelle, que l'on peut classer en deux catégories :

- du côté négatif, la perte des alternances traditionnelles a engendré une « altération des formes de la sensibilité et de l'expérience vécue », mais a provoqué aussi une rerythmisation compensatoire avec les pratiques sportives et politiques des régimes totalitaires.
- Du côté positif, les individus peuvent davantage choisir leur propre rythme.

Pour le troisième, les rythmes langagiers, même opposition entre le rythme langagier des régimes totalitaires et celui du *Flâneur* de Baudelaire.

Dans le monde fluide, comme dans celui né de la mondialisation à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, « la production des individus, qu'ils soient psychiques ou collectifs, dépend de l'organisation des mouvements enchevêtrés des groupes sociaux, des corps et des flux langagiers. De ce fait, le pouvoir réside dans le contrôle de ces manières de faire fluer les corps langagiers. Par exemple, dans les entreprises, intranet entraîne une interactivité permanente.

### **Agir : le spectre des possibles**

**Danilo Martuccelli, sociologue, *La consistance du social. Une sociologie pour la modernité*, Presses universitaires de Rennes, 2005**

*De loin l'apport le plus intéressant du dossier. Il permet de renouveler la question du changement social en termes de place des hommes et des femmes, dans la famille et dans l'espace professionnel. Pas si loin de Lahire dans La culture des individus.*

La métaphore de la sociologie classique à propos de la société et celle des champs magnétiques de la physique classique : des « forces » tiennent les individus entre eux. Mais c'est comme si la physique admettait que les planètes sortent de temps en temps de leurs orbites.

La métaphore de la société liquide ou fluide revient à jeter le bébé avec l'eau du bain. Si on a raison de critiquer le modèle de la mécanique linéaire, ces démarches passent sous silence des traits majeurs de l'action dans la vie sociale.

Au centre de la théorie sociale, se trouvent les interrogations sur les caractéristiques que doit posséder la réalité sociale pour que l'action y soit toujours possible. Il faut insister sur les limites que le monde social impose toujours à l'action. La notion d'« élasticité » semble plus pertinente parce qu'elle évoque un monde social malléable mais résistant, qui s'étend jusqu'à un certain point.

Ex dans le monde du travail. Ecart entre la norme taylorienne et la réalité. On tend à la remplacer par la notion de réactivité en temps réel. « Contrairement à une idée reçue, la réactivité, avant d'être une preuve d'efficacité, est souvent un signe de faiblesse. » L'entreprise s'adapte à un environnement auquel elle ne peut pas imposer ses stratégies.

Dans chaque situation, l'acteur dispose d'un spectre de possibilités. Les actions ne sont jamais aléatoires, pas plus qu'elles ne sont complètement déterminées. « Mais cette ouverture ne dépend pas principalement de la liberté, des compétences cognitives ou stratégiques des acteurs. » Elle dépend de la consistance de la vie sociale composée à la loi de textures et de coercitions.

Le concept de texture : « Les textures est l'ensemble des couches de significations culturelles sédimentées et pliées dans chaque conduite ou fait social (organisation, pratique, ...), une réalité à « n » dimensions, gardant au moins virtuellement d'autres possibilités. »

Les coercitions ne se diffusent jamais de façon uniforme et constante. Elles peuvent agir ou pas, immédiatement ou le plus souvent avec retard ou partiellement.

« Un large éventail d'actions est possible, non pas à cause de leur ajustement étroit au monde mais, à l'inverse, du fait qu'elles se déploient dans un monde élastique s'accommodant fort bien d'un nombre important d'écarts et de variations. (...) La géographie sociale est alors à redessiner. Il convient de mettre au centre de la réflexion sociologique l'entre-deux, l'« espace » entre le système et les acteurs – appelons-le l'intermonde – fait d'un supplément virtuel de textures et d'une série mouvante de coercitions. »

### **Dans une société hypertexte**

**François Ascher, professeur à l'Institut français d'urbanisme, auteur de *La société hypermoderne. Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, éditions de l'Aube, 2005.**

G. Simmel offre une modélisation très stimulante des relations et des structurations sociales, d'une très grande modernité sociologique car elle pose les bases d'une analyse d'une société d'individus socialement multiappartenants, pluriels, qui forment une sorte d'hypertexte social. Cela suppose des moyens spécifiques, des compétences particulières et implique de fait, des inégalités individuelles et sociales diverses. Ainsi, l'individu hypermoderne ne se situe plus dans une temporalité et une spatialité uniques, mais dans un espace-temps à n dimensions, naviguant en permanence dans des temps et des lieux multiples, grâce à internet en particulier. Mais c'est vrai aussi dans la vie urbaine.

Cette métaphore invite à revisiter la notion de démocratie. En effet, comment penser la délégation et la représentation avec des individus ayant chacun leur propre assemblage d'appartenances multiples. Ce qui devrait conduire à repenser la notion de programme politique, et à revoir l'organisation territoriale de la démocratie, les individus pratiquant des hyperterritoires variés et changeants qui ne sont pas forcément calés sur ceux de la démocratie traditionnelle.

*L'abondance de modèles que nous propose la sociologie pour penser la société actuelle a de quoi laisser perplexe. La société est-elle fluide, liquide, en réseau, malléable, rythmée ? Difficile de choisir, chaque métaphore apporte quelque chose d'intéressant (qui peut donc être utilisé dans l'argumentation d'une dissertation, quitte à la réfuter ensuite). Encore faudrait-il vérifier que la société « moderne » était aussi cloisonnée et prescriptive qu'on veut bien le dire. Cf. l'analyse de l'usine taylorienne qui n'a jamais correspondu au modèle théorique, les ouvriers et ouvrières réussissant dès le départ à garder des marges de liberté, comme le montre l'enquête sur le travail (GRAF-SES) dans laquelle ce sont les enfants d'ouvriers qui reconnaissent le plus de liberté à ceux-ci dans l'organisation de leur travail.*

*Deux éléments me semblent à retenir particulièrement :*

- *l'analyse du genre à partir de ces nouvelles métaphores : trop souvent, l'analyse de celui-ci s'inscrit, quoi qu'on en ait, et malgré des présupposés très libéraux, dans la métaphore de la sociologie classique, finalement assez déterministe. Alors qu'une lecture plus contemporaine et plus proche des réalités existe, qui consisterait à tenir compte des marges de manœuvre de l'individu, que l'on appelle cela liquidité, réseau, homme pluriel ou autre. L'important est de mettre l'accent sur le registre des possibles qui est plus ouvert. C'est ce que j'ai voulu démontrer dans mon ouvrage, qu'il s'agisse de la façon de vivre la parenté ou le métier.*
- *l'idée que la famille contemporaine doit être analysée à partir de ces nouvelles métaphores de la société. A partir de là, il faudrait déconstruire la représentation traditionnelle de la famille de type patriarcal qui prévaudrait encore dans nos sociétés, au moins en termes d'idéal plus ou moins réussi, et lui substituer une sorte de construction de la famille – valeur toujours dominante dans la société actuelle – comme un puzzle*

*assez personnel, qui mêle l'affectif et l'institutionnel, le classique et l'innovant, et qui permet à ceux qui le souhaitent de vivre une relation familiale d'un type nouveau, en dehors des carcans traditionnels de la représentation de la famille. Ainsi, la modernité traverserait la famille, en la modifiant de façon assez conséquente, sans que cela soit toujours perceptible, à l'échelle macrosociale.*